

MODALITÉS DE TRANSFERT DES ÉLÉMENTS CULTURELS DANS LA TRADUCTION DES TEXTES LITTÉRAIRES DU ROUMAIN EN FRANÇAIS

Constantin PĂUN*

1. Introduction

L'acte de traduction ne se limite pas au seul contact entre deux langues, mais suppose également un rapprochement entre deux cultures (pris dans le sens anglo-saxon) aux traits différents, car la langue représente d'une part le moyen fondamental de communication d'une société humaine et d'autre part elle est porteuse d'un «noyau éthico-mythique qui constitue le fonds culturel d'un peuple» [1: 65].

En dépit d'une influence générale et profonde de la langue et de la civilisation françaises dans l'espace roumain, il y a pourtant de nombreux éléments de culture qui ont gardé leur spécificité nationale. Il s'agit surtout des traditions et coutumes populaires, mythologie roumaine, médecine populaire, histoire ancienne et médiévale, architecture traditionnelle, gastronomie, costume populaire, etc., en un mot tout ce qui représente la Roumanie profonde.

Du point de vue linguistique, les vocables relevant des domaines susmentionnés appartiennent au vieux fonds de la langue roumaine et leur transcodage dans une autre langue se heurte à certaines difficultés, vu qu'il n'y a pas d'hétéronomie directe dans tous ces cas.

Dans ces conditions, le traducteur est amené à trouver d'autres moyens linguistiques dans la langue-cible pour désigner les référents culturels présents dans le texte-source.

D'autre part, le traducteur doit être non seulement bilingue, mais aussi «bi-culturel» [2:123], c'est-à-dire être capable de comprendre à la fois l'expression linguistique et l'univers des valeurs spirituelles et matérielles du monde exprimé à travers les textes

littéraires. Il incombe donc au traducteur de fournir des informations supplémentaires au futur lecteur de la langue-cible afin qu'il puisse comprendre, sans difficulté, le nouveau monde qu'il ignorait auparavant et qu'il découvre au fur et à mesure qu'il se plonge dans la lecture du T2.

Pour surmonter ces difficultés d'ordre culturel le traducteur dispose de plusieurs procédés qui lui permettent non seulement de trouver un équivalent dans la langue d'accueil aux objets, aux coutumes ou à d'autres éléments appartenant à la culture de départ, mais aussi de «faire passer au maximum le monde implicite que recouvre le langage de l'autre.» [2: 122]

Parmi les procédés que le traducteur peut faire valoir on trouve l'adaptation, l'ethnocentrisme, l'explicitation et la conversion. [2: 124-126]

2. L'adaptation

Sachant que le lecteur-cible aurait quelque empêchement à comprendre le monde rural roumain le traducteur n'hésite pas, car il n'a pas le choix, à remplacer certains termes aux connotations sémantiques [+Archaïque, +Populaire, +Régionale] par des équivalents français dépourvus de toutes ces valeurs socio-culturelles. Ainsi, dans la traduction française du roman «Ion» de Liviu Rebreanu, publié à Paris en 1945 sous le titre de «Ion le Roumain», le traducteur surmonte les difficultés de transfert culturel en utilisant des termes plus modernes en français à savoir:

roum. prispă → fr. terrasse

* Maître de conférences, Université "Politehnica" de Bucarest

I.A. ... s-a abonată la Foiaia poporului, săptămânală din care citea duminica, pe *prispă*, părinților și vecinilor. (L. Rebreanu, Ion)

I.B. ... il s'était abonné à la Feuille du peuple, le dimanche, assis sur sa *terrasse*, il lisait son hebdomadaire aux parents et aux amis. (L. Rebreanu, Ion le Roumain)

roum. *drușcă* → fr. jeune fille d'honneur

roum. *colăcar* → fr. garçon d'honneur

II.A. *Druștile și colăcarii* veniseră să-i cheme la nuntă ... (ibid.)

II.B. *Les jeunes filles* et les *garçons d'honneur* ne tardèrent pas à les inviter à la noce ... (ibid.)

III. Quant au terme religieux «*Bobotează*», le traducteur fait appel à deux équivalents français, à savoir: «*Epiphanie*» et «*Fête/Jour des Rois*». Le premier désigne la fête du calendrier catholique étant considéré comme un terme ecclésiastique, le second, plus familier aux Français car cette fête est célébrée dans la plupart des familles françaises, souligne le caractère populaire de cette fête.

Pour cette raison, le traducteur joue sur les deux termes en employant tantôt le premier, tantôt le second:

I.A. *Boboteaza* risipi orice nădejde de apropiere ... (L. Rebreanu, Ion)

I.B. *L'Epiphanie* vint dissiper tout espoir de rapprochement ... (L. Rebreanu, Ion le Roumain)

II.A. ... după *Boboteză* se mutară cu tot calabalâcul, seara ... (ibid.)

II.B. ... aussitôt après la *Fête des Rois*, ils s'empressèrent de déménager avec tout leur attirail à la nuit tombante ... (ibid.)

Mais, parfois le traducteur peut se tromper en exagérant le recours à l'adaptation, ce qui conduit à une déformation de la spécificité socioculturelle. À ce propos, on peut mentionner un exemple tiré de l'édition française du roman «*Ion*» où l'on trouve:

roum. *locuință* → fr. appartement

roum. *cerdac* → fr. terrasse

I.A. Herdelea găsi o locuință bună și ieftină în Armadia, cu *cerdac* și cu grădiniță... (L. Rebreanu, Ion)

I.B. Herdelea ne tarda pas à trouver dans Armadia un appartement convenable et de loyer modeste, avec terrasse et jardinet... (L. Rebreanu, Ion le Roumain)

Dans ce cas, le terme «*appartement*» a été mal choisi car il désigne un type

d'habitation qui n'était pas courant et ne l'est toujours pas dans les villages roumains alors que le mot «*terrasse*» ne correspond que partiellement à l'équivalent roumain «*cerdac*». Il fallait donc résoudre ce problème de traduction de manière à ne pas perdre en totalité le référent culturel.

3. L'ethnocentrisme

Pour rendre plus familier l'univers des personnages au lecteur-cible le traducteur peut décider de substituer certains faits socioculturels -cible à ceux qui sont présentés dans le texte-source.

Par exemple, dans le roman «*Don Juan*» de l'écrivain Nicolae Breban traduit en français en 1993, on a identifié trois hétéronymes français pour un seul terme roumain:

roum. *cofetărie* fr. bistrot/caféteria/salon du thé

I.A. Relatându-i soțului ei episodul de la *cofetărie* Tonia puse accentul pe trivialitatea acelei funcționare... (N. Breban, Don Juan)

I.B. En racontant l'épisode du *bistro* à son mari Tonia insista sur la trivialité de cette employée... (N. Breban, Don Juan)

II.A. Dacă ar fi acceptat încă două-trei plimbări, încă două-trei ședințe într-o *cofetărie* sordidă... (Ibid.)

II.B. Aussi, se prêter encore à deux ou trois rencontres dans quelque *caféteria* sordide... (Ibid.)

III.A. Și astfel, intrară într-o *cofetărie*... (ibid.)

III.B. Ils entrèrent donc dans un salon de thé... (ibid.)

On peut se demander, à juste raison, pourquoi le traducteur a préféré utiliser ces trois hétéronymes au lieu d'employer l'équivalent direct qu'on trouve dans les dictionnaires bilingues: «*confiserie -pâtisserie*». C'est tout simplement pour des raisons d'ordre culturel, car ces trois hétéronymes français, notamment, le mot «*bistrot*» est intimement lié à la vie sociale des Français. C'est l'endroit habituel où l'on se rencontre, on bavarde et on prend un verre avec des amis. De ce point de vue, le transcodage est parfaitement réussi, la correspondance culturelle entre les deux textes est ainsi assurée. C'est exactement ce que le traducteur a voulu exprimer, car l'équivalence de dictionnaire n'aurait pas eu le même effet

stylistique, étant donné que l'unité linguistique en question désigne en français un lieu de passage où les clients ne s'arrêtent que quelques minutes, juste pour se faire servir et payer.

Enfin, un dernier exemple du même roman concerne la modalité d'affichage des programmes des spectacles que le traducteur s'est obstiné à transcoder à la française en utilisant le syntagme «colonne Morris» comme hétéronyme de l'unité linguistique roumaine «stâlp de afișaj».

I.A. ... apoi se va pierde după un colț, lângă un stâlp de afișaj. (N. Breban, Don Juan)

I.B. ... et puis, il s'égarera au coin de la rue où près d'une colonne Morris. (N. Breban, Don Juan)

Mais par ce procédé on risque de déformer les aspects socioculturels du texte-source en créant la fausse impression qu'il n'y a pas de différences civilisationnelles entre les deux peuples.

Tel est le cas des mots «opinci» traduit par «sandales» et respectivement «bodegă» transcodé par «café»:

I.A. Urcară scările de piatră, scuturându-și opincile... (L. Rebreanu, Ion)

I.B. Ils montèrent le perron de pierre tout en secouant leurs sandales ... (L. Rebreanu, Ion le Romain)

II.A. ... nea Ion și nea Gheorghe ar sta toată ziua cu cracii pe pereți sau la bodegă... (I. Băieșu, Balanța)

II.B. ... le père Ion et le père Guéorgué se la couleraient douce au café, les pieds sur la table ... (I. Băieșu, Bascule)

Ainsi les deux équivalents ne conviennent-ils pas du tout, car le premier n'existe pas en français, de telles chaussures étant complètement inconnues en France. Il fallait donc l'explicitier. Quant au deuxième, il y a une différence culturelle entre les deux termes que le traducteur a laissée s'échapper dans le T2.

4. L'explicitation

Un autre piège qui pourrait donner du fil à retordre au traducteur provient de la présence dans le texte-source des mots culturels intraduisibles et de différents sigles propres à la langue roumaine dont le transcodage ne peut se réaliser que par paraphrases ou gloses pour que le lecteur étranger y voie plus clair.

À cette fin, nous avons analysé et comparé la traduction française au texte original du roman *Balanța* de Ion Băieșu publié en 1993 sous le titre de «Bascule».

Au cours de notre analyse nous avons identifié trois catégories d'explicitations:

La première catégorie est constituée de sigles explicités dans le texte, tout en gardant la forme originale du sigle. Dans ce cas, c'est le contexte qui joue le rôle d'explicitation:

I.A. Fuma și el, dar «Carpați». (I. Băieșu, Balanța)

I.B. Il fumait lui aussi, des «Carpatsi». (I. Băieșu, Bascule)

II.A. Venea într-o zi spre casă și o puse naiba să facă semn la o mașină mică s-o ia, pierduse I.R.T.A. (ibid.)

II.B. Un soir qu'elle rentrait chez elle j'sais pas quelle idée elle a eue de faire signe à une voiture de s'arrêter, elle avait raté le car de l'I.R.T.A. (Ibid.)

La deuxième catégorie comprend des sigles paraphrasés dans le texte d'arrivée, ceux-ci étant insérés dans la plupart des cas dans le T2 :

I.A. Ultima oară fusese amanta unui doctor bătrân de la Sanepid... (I. Băieșu, Balanța)

I.B. Sa dernière affaire remontait au temps où elle était l'amante d'un vieux docteur des services d'hygiène... (I. Băieșu, Bascule)

II.A. ... nu suntem la Plafar. (ibid.)

II.B. ... on n'est pas dans un magasin de plantes médicinales, on n'est pas au Plafar. (Ibid.)

III.A. Nu i s-au stricat decât dușumelele pe care i le-a plătit ADAS-ul. (ibid.)

III.B. Il y a eu que les parquets de cassé et c'est l'assurance, l'ADAS qui les a payés. (Ibid.)

La troisième catégorie est constituée de gloses réservées en général aux mots culturels intraduisibles. Ainsi, on trouve des termes représentant des objets ou des concepts typiquement roumains tels que *ciorbă*, *colaci*, *cojoc*, *doină*, *prescură*, *șpriț*, etc. dont les explications peuvent éclaircir le futur lecteur-cible le mettant en contact direct avec la culture roumaine.

L'explicitation s'avère donc un moyen commode à la portée du traducteur lorsqu'il se trouve en difficulté de trouver un hétéronyme direct au cours du processus de traduction. Pourtant, il y a un danger qui le guette au cas où il traite à la légère les explications données

dans les gloses, parfois incomplètes, comme nous l'avons déjà constaté au cours de notre analyse.

5. La conversion

L'analyse entreprise sur la traduction des textes littéraires du roumain en français nous a révélé que ce procédé de transfert est assez peu utilisé. En effet, suppose la substitution partielle ou complète d'un objet, produit ou concept propres à la culture de départ qui est remplacé par quelque chose de semblable, c'est-à-dire des choses plus familières, plus courantes qui entrent dans le système des habitudes du pays d'accueil. C'est vrai que dans ces cas le message peut passer sans difficulté, mais il y a le risque, si ce procédé est trop utilisé, de gommer tous les aspects culturels qui constituent les caractéristiques des traditions et des coutumes du pays d'origine.

À cet effet, nous avons identifié plusieurs exemples tirés de deux romans traduits en français il y a une dizaine d'années et qui peuvent illustrer très bien ce phénomène:

I.A. *Și ea, pe jumătate inconștientă, pe jumătate ridicolă, trebuia să-i dea replica ... vânzătoarei de semințe. (Ibid.)*

I.B. *Et elle, mi-insouciant, mi-ridicule devait lui donner la réplique ... à la vendeuse de marrons. (ibid.)*

II.A. *N-am cu ce să vă servesc, îi spuse ea, sus. Doar un ceai și un covrig. (I. Băieșu, Balața)*

II.B. *Je n'ai rien à vous offrir, lui dit-elle quand ils furent montés, sinon du thé et des biscuits. (I. Băieșu, Bascule)*

Les vocables roumains susmentionnés représentent des éléments socioculturels typiquement autochtones qui font partie de la vie quotidienne et des habitudes des Roumains. Il fallait donc les intégrer sans aucune hésitation dans le T2 à condition de les

gloser, ce qui aurait beaucoup facilité la compréhension par le lecteur français et en même temps aurait gardé une certaine couleur locale aux teintes orientalo-balkaniques.

6. Conclusions

Au terme de cette analyse on a relevé les principaux désaccords entre le T1 et le T2 en matière de transferts d'éléments culturels. Cette analyse nous a également permis de mesurer l'indice d'intraduisibilité de certains termes, car le mot à mot ne fonctionne que très rarement de langue à langue, si apparentées et convergentes soient-elles. C'est pourquoi le traducteur doit adapter le T1 à une série de normes discursives, situationnelles et sociolinguistiques propres à la langue réceptrice.

Quant aux transferts d'ordre culturel, le traducteur devra faire appel aux quatre modalités que nous avons analysées dans le présent article en prenant soin de laisser intacte la réalité socioculturelle du T1 par l'insertion des termes culturels eux-mêmes dans le T2, si cela s'avère tout à fait indispensable.

L'insertion des éléments culturels propres à la langue réceptrice même si, au premier abord, ne paraît pas si grave, peut nuire à l'image originelle du T1, comme nous l'avons constaté au cours de notre analyse, le lecteur-cible pensant qu'il n'y a pas de différences culturelles entre les deux langues.

Enfin, le traducteur devra veiller à éliminer les désaccords entre le T1 et le T2 pour éviter tout blocage culturel de telle sorte que l'auteur et le lecteur puissent parcourir en commun le chemin de la chose au signe linguistique et du signe linguistique à la chose, ce qui permettrait une réception exacte du message ainsi que du référent culturel dans la langue-cible.

RÉFÉRENCES

1. Reboulet, A., «Pour un enseignement comparatif en civilisation», in *Le français dans le monde*, no. 81, 1971, pp. 64-70
2. Lederer, M., *La traduction aujourd'hui*, Hachette FLE, Paris, 1994